

L'homme, enfin biodégradable

Rites Alors que les catholiques commémorent aujourd'hui leurs morts, les écologistes rivalisent d'idées pour des funérailles qui ne polluent pas. Inventaire, six pieds sous terre

Marion Moussadek

En guise de pierre tombale, un arbre. Au lieu d'un cercueil verni, un linceul en laine ou un éco-cercueil en bambou. Les bio-cimetières sont devenus l'un des business écologistes les plus florissants de Grande-Bretagne: il en naît 40 par an. En avril, un salon des funérailles vertes à Londres a même décliné toutes les solutions pour mourir sans martyriser notre planète. Et si le Royaume-Uni est pionnier en la matière, ce n'est de loin pas le seul pays à s'intéresser aux obsèques alternatives.

Les arguments ne manquent pas. Enseveli ou incinéré, l'humain pollue même après son dernier souffle. Des milliers d'arbres sont abattus pour fabriquer les cercueils. Qui sont ensuite arrosés de laque, pleine d'oxydes. Quant au corps lui-même, son embaumement est qualifié de «grotesque» par Julia Hailles, auteure de ce qui est communément admis comme la bible du consommateur vert, *The new green consumer guide*. L'écologiste britannique explique: pour

que le mort ait l'air plus pimpant, on ajoute à son sang des substances toxiques. Sans compter le jus d'autolyse, ce liquide qui émane du corps en décomposition et se répand dans la terre. Et sans oublier non plus les éventuels résidus d'une chimiothérapie.

Côté crémation, la pollution est évidente: les cheminées des incinérateurs dégagent du dioxyde de carbone, et toutes sortes d'acides (fluorhydrique et chlorhydrique notamment). Les crémations seraient ainsi responsables de 11% de la pollution de la mer du Nord. Les écologistes britanniques ont fait les comptes: 437 000 incinérations par an dans leur pays, ce sont autant de cercueils en bois qui partent inutilement en fumée dans l'atmosphère.

● L'urne bio

Autorités, scientifiques et écologistes tentent donc de réinventer des funérailles qui préservent l'environnement. La législation s'en est d'abord mêlée. En France, en Allemagne et en Australie par exemple, il est désormais interdit de je-

ter les cendres du défunt dans les rivières.

Et puis les scientifiques ont élaboré l'urne bio. Comme celle utilisée pour le gorille albinos *Copito de Nieve* (Flocon de neige). En 2003, les cendres de la mascotte du zoo de Barcelone ont été déposées dans une urne exclusivement faite de matériaux biodégradables: écorces de noix de coco et cellulose. A l'intérieur, de la tourbe et une graine d'arbre africain. Une fois enterrée, l'urne s'est dissoute et son contenu a contribué à faire pousser l'arbre, qui fait office de plaque commémorative.

● Des forêts au lieu de cimetières

Le célèbre gorille a montré l'exemple: les écologistes tentent de remplacer les cimetières par des forêts. Du Royaume-Uni aux Pays-Bas, en passant par les Etats-Unis, la Nouvelle-Zélande et la Suède, ces lieux de funérailles d'un nouveau genre prospèrent. En Angleterre, près de 250 bio-cimetières ont emboîté le pas au Natural Death Centre ouvert à Londres en



DESSIN ORIGINAL: GILLES LEFÈVRE

1993. Pour son directeur, Mike Jarvis, «rien ne distingue ces forêts des autres forêts. Si l'enterrement est récent, on voit que la terre a été remuée. Mais très vite, on peut se promener sur ces aires naturelles, pique-niquer, profiter de la nature tout en communiquant avec le défunt. Cela évite de monopoliser l'espace pour en faire des cimetières qui sont, en plus, souvent mal entretenus.» L'anthropologue Billy Campbell, fondateur de Memorial Ecosystem en Caroline du Sud, a chiffré le gain d'espace: un mort pour 4 m² contre 100 m² pour des obsèques traditionnelles.

Comment dès lors se recueillir au pied de «la tombe» du mort, si rien ne distingue un arbre d'un autre? «Le cadastre enregistre les lieux exacts où a eu lieu l'ensevelissement. Certains utilisent un GPS. D'autres se contentent de se balader sur la zone donnée sans éprouver le besoin d'être à l'endroit exact où le défunt est enterré», explique Mike Jarvis.

Aux Pays-Bas, Teo Veenstra, du Natuur Lijkdood Centrum, bio-cimetière créé en 2004, trouve que «ces arbres sont un monument vivant autrement plus intéressant qu'une pierre tombale morte et statique. Les obsèques traditionnelles sont un réel problème car à la fin de notre vie, nous sommes un conteneur de produits chimiques.» Le cérémonial peut aller beaucoup plus loin: «Beaucoup convoient le défunt en calèche, pour être cohérents jusqu'au bout. Certains choisissent d'être nus, car les habits synthétiques du défunt sont une autre source de pollution.»

● Le corps humain recyclé

En Suède, la biologiste Suanne Wiigh-Maesak a élaboré une autre solution: recycler le corps humain. Plongé dans du nitrogène à -18°C, le corps devient cassant. Il est ensuite mécaniquement secoué, réduit en poudre, puis enfermé dans un cercueil en fécule de maïs qui

nourrira la terre. Les 80 000 habitants de Jököping, dixième ville du pays, soutenus par l'Eglise protestante, seraient en passe d'adopter cette nouvelle manière.

● La technologie au service de la mort

Mais le must de la mort bio est espagnol. Il a été développé par Biointegral, un laboratoire subventionné par les gouvernements français et espagnol. «Bioenzimex-DCH» est un nom barbare pour un produit qui ne l'est pas moins. «C'est un sachet contenant des bactéries, que l'on glisse dans le cercueil. Celles-ci mangent toute la matière organique en quatre à cinq mois, et ne laissent que les os», explique Jose Huertes, directeur de Biointegral. Le sachet vaut environ 13 euros. Il s'en vend pour 3 millions d'euros par an dans plusieurs pays du monde. Il est obligatoire depuis peu à Madrid et à Barcelone. Mais n'a pas encore de distributeur en Suisse.

PUBLICITÉ

EBEL

THE ARCHITECTS OF TIME

1911 DISCOVERY

NATURELLEMENT SPORTIVE

Le nouveau chronographe de sport Ebel alliant puissance et précision. Etanche à 10 ATM. Chronographe automatique avec double affichage du jour et de la date, manufacturé en Suisse et certifié Chronomètre. Glass saphir avec traitement antireflet double face pour une lisibilité optimale. Cadran sportif et architectural gradué d'index appliqués à la main. Couronne vissée. Bracelet en acier inoxydable ultra-flexible et confortable. Pour plus d'informations: 0800 880 660 ou visitez www.1911discovery.com

Retouches

Souvenirs en danger



Sylvie Arsever

J'aimerais attirer votre attention sur une cause trop négligée en ces temps de réaménagement des fronts politiques et climatiques. Celle des noms de rue.

La tendance actuelle consiste à leur donner des noms d'hommes – et exceptionnellement de femmes – célèbres. C'est compréhensible: leur gloire rejaillit sur nous et nous aimons les célébrer. Cela nous flatte et nous élève l'âme tout à la fois, ce qui est doublement agréable. Et c'est instructif.

La mairie d'Ivry, bien connue des usagers du métro parisien, a ainsi consacré ses rues à des héros menacés d'oubli, de Celestino Alfonso, né le 1er mai 1916, engagé dans la 2e Brigade internationale, déporté, évadé, incorporé dans le groupe des Francs-tireurs et partisans - Main-d'œuvre immigrée, mieux connu sous son sigle de FTP-MOI, fusillé le 21 février 1944, à Robert Witzitz, fauché avec lui à tout juste 20 ans.

Entre les deux, j'ai trouvé la rue Maurice Thorez, né le 28 avril 1900 à Noyelles-Godault, secrétaire général du Parti communiste français de 1930 à 1964, mort dans son lit la même année. Ce qui nous rappelle que l'histoire est faite de toutes sortes de gens. Et qu'en matière de héros comme ailleurs les modes changent.

Le résultat, c'est qu'on change le nom des rues. Les nouveaux héros à honorer se pressent au portillon, et comme les anti-héros à déshonorer font rarement l'unanimité, ce sont les rues saint patron qui y passent. Celles qui ont des noms de métiers – les rues des Chaudronniers, des Savetiers et des Chapeliers – ou d'activités plus ou moins honorables: rues du Marché-au-Change, des Etuves ou de la Grande-Truanderie, et celles dont l'appellation est avant tout descriptive: la Rue qui monte, ou, à Limoges, celle qui Monte à regret, la rue d'Une personne, à Bruxelles, où l'on ne passe pas à deux de front, la rue des Boutiques-Obscures, la rue des Tourterelles et la rue de la Porte du petit doigt.

Cette dernière appellation nous montre que les rues peuvent s'exprimer de façon assez obscure. Les exégètes divergent sur l'origine de la célèbre rue

parisienne du Chat-qui-Pêche et si la rue de la Verge-d'Or, à Toulouse semble parler assez net, il faut un peu plus de malice pour comprendre la rue Chausse-Coq, où l'on n'a pas vu de coq depuis bien longtemps mais qui a jadis abrité le quartier chaud de Genève.

La rue des Beaux petits pieds nus, j'en ai peur, n'existe que dans l'imagination de Pierre Mac Orlan mais celle des Corps nus sans tête à Amiens est bien réelle et très appréciée des collectionneurs de noms de rue. Ces derniers portent aussi une affection toute particulière aux impasses, auxquelles même un nom tout simple confère des significations insondables, de l'impasse de la Clé-de-Sol à celle de la Confiance.

Tandis que l'Histoire trace au canon les avenues Foch ou Wagran, ces rues aux noms en danger rappellent une autre histoire, plus modeste, tenace et malicieuse à notre bon souvenir. Elles méritent notre soutien indéfectible: que les nouveaux héros se contentent des nouvelles rues. Je le dis avec d'autant plus de conviction que ma préférée a dû récemment céder son nom. Elle est à Istanbul et s'appelait Sormagir. Ce qui peut se traduire par: «Ne pose pas de questions, entre!»